



# L'art de la conversation à quatre

**Classique.** Le Quatuor Ebène fait paraître un magnifique enregistrement de Schubert. Il sera en concert à La Chaux-de-Fonds mardi soir, accompagné du violoncelliste Gautier Capuçon.

BENJAMIN ILSCHNER



En clôture de la saison de concerts de La Chaux-de-Fonds, le Quatuor Ebène jouera Haydn, Debussy et Schubert. JULIEN MIGNOT

**L**a musique de Schubert sied à merveille aux Ebène. Dans la foulée d'un projet discographique réalisé avec Gautier Capuçon et Matthias Goerne (*Quintette à cordes* et quelques lieder superbement relus), le quatuor français est invité à clore la saison de concerts de La Chaux-de-Fonds mardi soir. Interview de Raphaël Merlin, violoncelliste de l'ensemble.

**De quand date votre collaboration avec Gautier Capuçon, votre cinquième homme sur scène mardi prochain ?**  
**Raphaël Merlin :** Personnellement, je connais Gautier depuis nos études au Conservatoire de Paris. On était chez le même professeur de violoncelle, mais on se croisait peu. Plus tard, on a eu l'occasion de se revoir pendant des festivals et on a commencé à jouer ensemble en 2009. Même si un quatuor à cordes et un soliste n'évoluent pas vraiment dans le même univers, on communique. Le contact avec lui passe aussi par notre maison de disques, ce qui nous a tout naturellement menés à enregistrer le *Quintette* de Schubert. Nous en parlions depuis longtemps. Ce genre de chef-d'œuvre a besoin d'exister et ne doit surtout pas être rangé au

placard sous prétexte que d'autres l'ont déjà enregistré.

**Que vous a apporté ce travail en studio ?**  
On a pris du temps pour réfléchir à la dimension des œuvres et pour faire mûrir un idéal. C'est un travail de recherche en profondeur qui implique beaucoup de discussions. On s'efforce tout de même de ne pas trop parler car notre jeu refroidirait et perdrait en spontanéité. D'ailleurs, Jean-Marc Laisné, directeur artistique de cet enregistrement, a veillé à ce que nous restions bien sur nos rails sans perdre le rythme de travail naturel.

**Voilà un rôle central dont on parle peu... La présence d'un directeur artistique est une question sensible pour un quatuor. En dehors des projets de disques, on vit sans chef d'orchestre, sans autorité, on fonctionne comme une coopérative. Chacun doit trouver sa place dans cet écosystème, y amener le meilleur de soi mais aussi accepter de recevoir. Entre nous quatre, les choses sont claires. Mais si quelqu'un d'extérieur s'en mêle et fonctionne beaucoup sur la critique, il doit être certain que ses «victimes» seront consentantes et ou-**

vertes à ses remarques, sans quoi il ne fera que perturber l'échange.

**Votre programme de mardi comporte aussi des pages de Haydn et Debussy. Un siècle sépare ces compositeurs. Le premier a écrit 68 quatuors, le second un seul. A quoi est dû ce décalage ?**  
Le génie de Haydn, c'est d'exprimer une profusion d'idées dans un langage simple. Chez Debussy, on trouve toujours une profusion d'idées, mais le langage est devenu bien plus complexe, donc plus difficile à réutiliser. On peut trouver une autre part d'explication chez Fauré, qui évoque dans des lettres le poids de l'héritage, celui de Beethoven notamment. Son quatuor est sa toute dernière œuvre, ce qui montre tout le respect qu'il avait pour ce genre.

**A l'origine, le quatuor est destiné à des cadres restreints. Aujourd'hui, la musique «de chambre» se joue dans de grandes salles. Est-ce contre-nature ?**  
La musique de chambre, c'est l'art de la conversation. Dans une salle de cent places, le dialogue entre les instruments est bien mis en valeur, c'est vrai. Dans les grandes salles de concert ac-

tuelles, calées sur la taille de l'orchestre symphonique, le défi consiste à propager cette conversation au loin. Cela peut paraître contre-nature, mais on peut faire en sorte que le public voie le concert comme à travers une loupe. Comme au théâtre, plus l'espace est grand, plus il faut articuler chaque phrase.

**Quel rapport avez-vous avec la musique symphonique ?**

La vie de concertiste fait qu'il reste peu de temps en dehors des voyages, mais quand j'ai un soir libre dans une ville j'ai le réflexe de regarder ce qu'il y a à l'affiche et vais au concert avec grand bonheur. L'orchestre a une puissance, un jeu de timbres fascinant... On s'en inspire d'ailleurs en quatuor pour travailler sur la substance sonore. A l'inverse, je pense que les musiciens d'orchestre ont intérêt à s'inspirer des petites formations. Le danger, en orchestre, c'est que les yeux prennent trop de place, qu'ils soient rivés sur le chef, et qu'on oublie de s'écouter. I

**> Quatuor Ebène/G. Capuçon/M. Goerne. Schubert. String Quintet - Lieder. Erato/Warner. > En concert à La Chaux-de-Fonds mardi 26.4. Diffusion en direct sur RTS-Espace 2 à 20h.**

## OLIVIER BEETSCHEN Légendes des hautes cimes

THIERRY RABOUD

La couverture de cet ouvrage en dépeint si superbement le contenu qu'on se demande si l'écriture n'est pas née directement de la contemplation des *Mauvaises mères* du peintre Segantini. Au milieu d'un désert de glace, une supplicée à la chevelure de feu est suspendue à un arbre d'où émerge encore la tête d'un enfant. Un symbolisme étrange et puissant qui semble nourrir *La Dame rousse*, le nouveau roman d'Olivier Beetschen.

**L'écrivain lausannois** au long cours, romancier et poète (notamment Prix Edouard Rod en 2010 pour *Après la comète*), se fait fort de distiller ici son goût pour les légendes au cœur d'un récit contemporain à la trame plutôt classique. Rupture, divorce, lent détachement: Luc Riesen tente d'ouvrir «un nouveau chapitre dans son existence» depuis son appartement du Schoenberg, tandis que madame vit avec les enfants dans sa ferme de Vaulruz. Pour sortir son ami d'enfance de ce marasme, Alain, un passionné d'histoire devenu guide de montagne, l'invite à une randonnée à peaux de phoque dans les Alpes bernoises, au départ de La Lenk.

Mais les nuages s'amoncellent, annonceurs de la «tempête du siècle». Ecran de brumes neigeuses où se dessinent d'ancêtres mythologiques, relayés par le mystérieux Alain: et le lecteur de se plonger avec bonheur dans la vie des Farouches, ce peuple d'irréductibles qui vécurent au temps de la Réforme dans les replis de l'hostile Wildstrubel. Enfin, lorsque le temps finit par se lever, ce n'est que pour mieux précipiter les deux hommes au cœur de ce massif montagneux où le réel s'efface devant les mythes devenus tangibles, alors que leur amitié vire au drame.

**Olivier Beetschen** parvient à faire poindre, sous son style clair, quelques ombres fantastiques qui relient les différentes figures féminines du récit, dont cette auto-stoppeuse évanescence qui s'avère être une géologue incitant le narrateur à «descendre sous la surface du monde». Symbole d'une quête mystique que les pages de ce habile roman ne suffisent heureusement pas à épuiser. I

**> Olivier Beetschen, La Dame Rousse. Ed. L'Age d'Homme, 214 pp.**

**> L'auteur sera en dédicace** au Salon du livre de Genève du mercredi au dimanche, sur le stand de l'éditeur.

FLORIAN EGLIN

## Petite dissection entre esthètes

THIERRY RABOUD

Après une telle trilogie, il eût été surprenant que l'auteur s'en soit sorti indemne. A force de faire subir à son héros fétiche Solal Aronowicz les plus épiques éviscérations, les plus morbides péripéties, il fallait bien que le Genevois Florian Eglin paie d'une manière ou d'une autre pour ces jubilatoires méfaits, contés au fil de trois ouvrages parus depuis 2013 (Ed. La Baconnière). Le dernier, *Solal Aronowicz Holocauste*, vaut d'ailleurs à son auteur de remporter aux côtés de Douna Loup le Prix du Salon du livre et de la presse, qui lui sera remis à Genève mercredi.

**Dans «Ciao connard»**, petit roman aux faux airs de suite, l'intrigue tourne au règlement de compte entre un personnage froidement machiavélique et le narrateur-auteur appelé à subir ses sévices, enfermé dans une cave aménagée en bibliothèque. Dans ce court exercice de style élaboussé de truculences baroques et sanguinolentes, on suit les étapes d'une dissection méthodique, tandis que le «connard» en question fouaille les tièdes entrailles de sa victime à l'aide d'un stylo-plume laqué japonais. Le tout teinté d'érotisme anthropophage et de grotesques familiarités. Cela n'a ni queue ni tête mais qu'importe: on perd le fil, mais pas le plaisir d'en découdre. Impeccablement sournois, Eglin fait vrombir ici son style d'esthète vauré dans la fange du vice. Après ce joliff point d'orgue à son grand œuvre, parviendra-t-il à donner dans un autre registre? On n'est pas sûr de vouloir le lui souhaiter... la noirceur brutale et déjantée lui va si bien. I

**> Florian Eglin, Ciao connard. Ed. Grande Ourse, 144 pp. > L'auteur est à l'affiche** de rencontres et dédicaces au Salon du livre de Genève, de mercredi à dimanche.

LIVRE INCLASSABLE

# Moments intimes avec Patti Smith

TAMARA BONGARD

Patti Smith? La chanteuse américaine, que l'on désigne souvent comme la marraïne du mouvement punk, est fan absolue de séries policières (particulièrement *The Killing*), parle avec les objets (mais pas les couvre-lits qui n'ont pas beaucoup de conversation), part photographier les tombes de célébrités de par le monde et montre un art certain à perdre tout ce qu'elle possède. Ce côté intime de l'artiste sexagénaire, le lecteur de *M Train* le découvrira avec délectation au fil des pages de cet ouvrage inclassable extrêmement bien écrit par la musicienne et illustré de ses photographies. Il est vrai que l'artiste possède une brillante plume:

elle a été récompensée en 2010 par le National Book Award pour son ouvrage *Just Kids*.

**Patricia Smith dévoile** ce monde très poétique qui est le sien, naviguant entre rêve et réalité, jonché de souvenirs et très loin des paillettes que l'on imagine dans la vie d'une star internationale de la musique. Le lecteur s'identifie rapidement à son quotidien simple, se réjouit de sa spontanéité à entreprendre un voyage au Japon sur un coup de tête, se délecte de ses coups de cœur attachants, sourit de ses anecdotes pleines d'autodérision.

Patti Smith est particulièrement touchante lorsqu'elle parle de Fred, son

amour perdu, son mari décédé. Est-ce un testament littéraire? Plutôt un moment de partage, comme si l'on était assis sur son canapé à regarder des albums de famille et de voyage et papoter avec cette grande dame, très étonnée de réaliser qu'elle est âgée de 66 ans.

«Le lecteur souhaite-t-il seulement me connaître? Je ne peux que l'espérer, tandis que j'offre mon monde sur un plateau», se demande-t-elle au détour d'une page. La réponse semble évidente: ceux que ne touchent pas la musique et la sensibilité de Patti Smith resteront imperméables à ses mots, et les admirateurs de son travail se régaleront. I

**> Patti Smith, M Train, Ed. Gallimard, 256 pp.**

